

Composition de culture générale : Naturaliser l'humain ou humaniser la nature ?

Dans *Le livre de la jungle*, l'écrivain britannique Rudyard Kipling raconte l'histoire d'un enfant recueilli par une louve et élevé parmi les louveteaux. Mais, à l'approche de l'âge adulte, Mowgli doit partir. Le tigre craint sa capacité à maîtriser le feu et, par-là, à menacer sa position de roi de la jungle. Par ailleurs, Mowgli ne pourra pas trouver de semblables dans la jungle : sa vie d'homme ne peut se dérouler que dans le village et sa place n'est pas dans la jungle. Dans cette nouvelle le village et la jungle, le lieu de la vie organisée des hommes et l'espace naturel dans lequel les animaux sauvages vivent librement, apparaissent comme diamétralement distincts et opposés. La question des relations entre l'humain et la nature est ainsi souvent placée sous le signe de l'opposition, voire de la lutte, l'un devant prendre le dessus sur l'autre pour assurer sa survie. La nature semble hostile pour l'homme, qui en retour doit la modifier pour pouvoir y vivre, lui faisant alors perdre son caractère naturel. Au cours de cette transformation, l'un semble devoir s'effacer devant l'autre, d'où la question : « naturaliser l'humain ou humaniser la nature ? ». Naturaliser et humaniser sont deux verbes qui désignent des processus de changement : naturaliser ce serait rendre plus naturel, humaniser plus humain. L'humain renvoie à l'homme, à ce qui relie tous les hommes malgré leurs différences et les différencie des animaux. La nature désigne ce qui est naturel, par opposition avec ce qui est artificiel, ce qui est créé ou modifié par les hommes. Il y a donc une opposition apparemment irréconciliable entre rendre la nature plus humaine et rendre l'homme plus naturel, l'un excluant l'autre. Dès lors, comment comprendre et qualifier les relations entre l'humain et la nature ? Tout d'abord, nous verrons comment humaniser la nature semble indispensable à la survie humaine et au développement de la culture, puis en quoi naturaliser l'humain a dépassé le rêve des philosophes et sociologues pour devenir une nécessité urgente et comment la relation entre l'humain et la nature peut se comprendre comme une relation de dépendance mutuelle qui conduit le premier à apprendre à prendre soin du second.

Dans un premier temps, humaniser la nature semble indispensable à la survie humaine, mais aussi pour développer ce qui est souvent considéré comme le propre de l'homme : la culture.

Humaniser la nature, au sens de la rendre plus humaine, de faire de la place pour l'homme dans un espace qui lui est hostile pour se créer un lieu de vie, apparaît plus comme une nécessité pour survivre qu'un choix. Sans aménagement, sans effort, sans travail, l'homme semble démuni face à la nature, incapable d'y survivre. Dans la Genèse, Dieu chasse Adam et Eve du jardin d'Eden. Ils y vivaient naturellement en harmonie avant de désobéir à la règle divine en prenant le fruit interdit. Leur punition, outre leur condition mortelle et l'accouchement dans la douleur, est de devoir travailler pour vivre, gagner leur pain à la sueur de leur front. Ce texte fondateur révèle l'ambivalence humaine quant à la nature, entre le regret d'une nature bienveillante dans laquelle il faisait bon vivre, irrémédiablement perdue, et la réalité d'une nature inaccueillante pour l'homme, qui ne peut y vivre qu'au prix de grands efforts.

Maintenant que la nature lui est devenue hostile, l'homme doit l'aménager pour y vivre. Il fait cela par le travail, cette activité humaine délibérée qui résulte d'un effort et par laquelle il produit les conditions matérielles nécessaires à son existence. C'est par le travail que l'homme peut se faire une maison. Cela touche alors à la culture, dont l'étymologie latine « colere » possède ce sens de processus d'aménagement. En subvenant ainsi à ses besoins et en améliorant sa technique, l'homme développe également sa culture, comme façon d'occuper la terre et de l'habiter. La culture prend alors son sens anthropologique des diverses caractéristiques matérielles, mais aussi spirituelles et affectives qui caractérisent une société humaine. Pour l'anthropologue Claude Lévy Strauss, qui a travaillé sur les invariants culturels, les diverses cultures reflètent chacune à leur manière la culture. Ainsi les Touaregs et les Inuits, qui occupent des natures très différentes et donc l'aménagent de façon très diverses reflètent différemment la culture. La culture désigne alors l'action de l'homme sur la nature, et la culture humaine est profondément opposée à la nature, puisque la première se crée en altérant la seconde. L'homme semble bel et bien humaniser la nature. Mais au-delà de l'opposition, la culture humaine est aussi une continuation de la nature, qui la dépasse et la parfait pour l'homme. Pour les Grecs, la nature était inachevée, et c'étaient les inventions humaines qui venaient la parfaire : la vigne et le vent sont naturels, le vin et le moulin à vent des techniques humaines pour en obtenir le meilleur.

L'action humaine conduit également à l'art. En travaillant, l'homme perfectionne sa technique puis il détourne ce savoir-faire dans un but artistique : la taille du silex devient sculpture, la parole se fait récit, le dessin devient imaginaire. Dans *Lascaux ou la naissance de l'art*, un texte de 1955 dans lequel il examine les dessins de la grotte, George Bataille voit parmi les dessins de chasse une licorne. Ce cheval modifié et imaginaire n'est plus un récit de la réalité, mais une façon de rêver. Les hommes utilisent l'art à la fois pour souhaiter certaines choses, comme un cheval augmenté qui serait une aide incroyable pour la chasse mais aussi pour comprendre le monde autour d'eux. J.-P. Vernant s'est penché sur les mythes grecs. Pour comprendre et expliquer une nature en changement perpétuel autour d'eux, les Grecs ont raconté l'histoire de Déméter et de sa fille Perséphone. Déméter, la déesse de la nature, fut si triste du mariage de sa fille avec Hadès, le dieu des Enfers qui vit sous terre, qu'elle obtint de Zeus le droit d'avoir sa fille près d'elle la moitié de l'année. Pendant ces mois qui correspondent aux saisons du printemps et de l'été, Déméter est heureuse et la terre fertile. À l'inverse, quand sa fille retourne aux Enfers, la nature se fait froide et semble mourir. Humaniser la nature pourrait alors prendre le sens de personnifier la nature, de la représenter en lui donnant une forme humaine ainsi que des sentiments et des motivations compréhensibles par les hommes. C'est une opération artistique par laquelle l'homme veut donner sens au monde qui l'environne.

Ainsi, l'homme, de par son incapacité à vivre dans la nature, se voit forcé à l'aménager, à la faire sienne. Il humanise la nature d'abord en s'y créant une place puis en essayant de la comprendre, de lui donner du sens. Pourtant, il serait réducteur de voir dans les relations entre l'humain et la nature une relation à sens unique. La nature influence également l'homme, parfois de façon unique. Maurice Leblanc aurait-il pu imaginer un rocher creux comme repère secret d'Arsène Lupin dans *L'aiguille creuse* s'il n'avait pas eu sous les yeux l'incroyable falaise d'Etretat dans laquelle le

mouvement de la mer a creusé la roche ? S'il existe différentes cultures en réponses à des natures variées, c'est que la nature possède une grande influence sur l'humain.

Naturaliser l'humain peut être compris comme rendre l'humain plus naturel, deviner le naturel en lui derrière tous les apprentissages de la société. Mais cela peut aussi signifier rendre l'homme plus conscient de la nature, voire du besoin de nature qu'il peut porter en lui.

Penser l'homme au naturel, sans sa société et sa culture, est alors un passage obligé pour les penseurs, philosophes et sociologues, qui veulent comprendre ce qu'est la société, l'organisation humaine. L'homme à l'état de nature était un exercice de pensée apprécié des philosophes. Rousseau, le philosophe du contrat social, le pacte par lequel les hommes acceptent de vivre ensemble au prix de certains de leurs droits naturels, y voyait là un homme heureux dans la nature, incapable de faire du mal puisque naturellement l'idée ne lui en viendrait pas. Il s'oppose en cela à Hobbes pour qui l'état de nature est dangereux. Les hommes font alors société pour se protéger des uns des autres. Au final, le rêve de la nature en dit plus long sur les penseurs et leur vision de l'humanité que sur l'homme. Cela inspira beaucoup la fiction, à l'image du film de François Truffaut « L'enfant sauvage ». Comme Mowgli dans la nouvelle de Kipling, Victor est un enfant élevé dans la nature qui a des manières d'animal. Mais là où Mowgli finit par accepter de quitter la jungle tout en conservant une part sauvage en lui, Victor est retrouvé et amené de force à un docteur qui essaiera de faire de lui un homme. Cela se fait à plusieurs niveaux. Tout d'abord, comme un bébé, Victor doit apprendre à manger, devenir propre et parler. Mais le test final du docteur pour Victor consiste à le punir pour une faute qu'il n'a pas commise et observer la réaction de l'enfant. Celui-ci se rebelle. C'est donc qu'il a développé une compréhension de la vérité (il sait que la punition n'a pas de raison d'être, qu'elle n'est pas en adéquation avec la réalité) et un sens de ce qui est juste et injuste (il se rebiffe contre la punition car il comprend que c'est injuste). Le docteur s'excuse immédiatement auprès de l'enfant avant de le réconforter et c'est cette dernière image qui termine le film, ce qui laisse penser que ce sont ces deux compétences qui montrent que Victor est devenu plus humain qu'animal, plus civilisé que sauvage. Paradoxalement, rendre l'humain plus naturel revient à souligner ce qu'il a de proprement humain en lui, de civilisé comme acquis de la société humaine par rapport à une vision sauvage de la nature, vue comme un espace de liberté pouvant être aussi réjouissante que dangereuse. Avec la figure de l'enfant sauvage, on peut remettre en question que l'homme au naturel, l'homme sauvage soit réellement un homme puisqu'il est coupé des créations humaines que sont la culture et la société. Mais naturaliser l'homme peut se comprendre autrement que comme un retour en arrière, de la culture et la civilisation vers la sauvagerie de la nature, qu'elle soit bienveillante ou menaçante. Naturaliser l'homme, outre le rendre plus naturel, signifie aussi le rendre plus conscient de la nature. Ainsi Rousseau, déjà cité, est aussi un des auteurs qui a beaucoup écrit sur son amour de la nature. Les *rêveries du promeneur solitaire* est un texte parfois considéré comme précurseur du mouvement romantique qui porte grand intérêt à la nature. Il y raconte ses longues marches et l'apaisement que lui procure la nature, lui qui se sentit si souvent rejeté par ses contemporains.

Naturaliser l'humain se serait lui faire prendre conscience de la beauté de la nature qui l'environne, et de la nécessité de la protéger. L'UNESCO reconnaît ainsi le

patrimoine culturel et le patrimoine naturel. Le premier endroit à gagner cette appellation fut le parc américain de Yellowstone. Évidemment le paradoxe du patrimoine naturel, c'est qu'il s'agit d'une action humaine pour protéger la nature de l'homme. Ce n'est pas aux animaux que l'on impose des règles au parc de Yellowstone mais aux visiteurs humains. Le patrimoine naturel comprend également certains fonds marins. Le patrimoine est ce que les hommes choisissent de conserver et de transmettre. Nathalie Heinich, dans son ouvrage *La fabrique du patrimoine* montre qu'il y a un glissement de ce qui est considéré comme patrimoine. Depuis les grandes créations d'architecture comme les cathédrales, le patrimoine comprend aussi ce qui est vivant, qu'il s'agisse d'art vivant comme la danse ou de nature. Reconnaître la nature comme patrimoine revient à reconnaître l'importance qu'elle a pour tous les hommes, puisqu'il faut la transmettre. Cela induit qu'elle est aussi importante pour les hommes que peut l'être l'art. Au-delà du plaisir que les hommes peuvent ressentir face à la nature, il y a désormais une urgence écologique à naturaliser l'humain, à la fois entendu au sens de rendre l'humain plus respectueux de la nature et de transformer les modes de vie humains pour qu'ils soient plus naturels. Le jour du dépassement, c'est à dire le jour qui signifie que les humains ont utilisé toutes les ressources renouvelables de la Terre et que la consommation d'énergie a désormais des conséquences néfastes, a eu lieu au mois de Mai en 2022, alors qu'il avait reculé en Juillet l'année précédente. Le rapport de GIEC indique qu'il est urgent de réduire notre impact sur le changement climatique avant que le réchauffement ne devienne insoutenable dans de nombreuses régions du monde. Cela peut encore se faire, à condition de drastiquement limiter l'augmentation moyenne de la température d'ici 2030, avec un premier objectif pour 2025. Le penseur Hans Jonas avait ainsi proposé un principe de responsabilité. Pour lui il faut vivre de façon à ce que les générations suivantes puissent aussi vivre.

Les préconisations du GIEC sont ainsi destinées à tous, comme limiter ses trajets en avion ou sa consommation de viande.

Ainsi naturaliser l'humain est riche en signification. Si pour certains, à l'image de Rousseau, il s'agit de passer du temps dans une nature dont la beauté favoriserait le bien-être de ceux qui la contemplant, il y a désormais une urgence écologique dont les conséquences toucheront tout le monde.

Dans un premier mouvement, humaniser la nature, pour que l'homme se fasse une place dans le monde, apparaissait comme nécessaire, mais naturaliser l'homme le semble désormais tout autant. Plus qu'une opposition, la relation entre la nature et l'humain semble être placée sous le signe de la dépendance mutuelle. Les humains se protègent de la nature, parfois terriblement dangereuses dans le cas des catastrophes naturelles par exemple, mais les actions humaines peuvent rendre la nature encore plus difficile à vivre, comme le laisse craindre le changement climatique. La relation entre l'humain et la nature frôle alors l'exclusion, car l'un et l'autre semblent difficilement pouvoir vivre ensemble. Pourtant l'humain ne peut vivre sans nature. Heureusement, il existe des moyens de les faire cohabiter dans une visée harmonieuse.

Il serait possible pour l'humain d'humaniser la nature sans pour autant la dénaturer. Ce serait faire le choix de s'insérer dedans, de s'y faire une place sans pour

autant la détruire, voire de la mettre en valeur. Une action humaine qui comprendrait la nature. Lorsque les artistes Jean Tinguely et Nikki de Saint-Phalle décident de faire une œuvre immense, ils achètent un terrain aux alentours de Milly-la-forêt et y placent leur « Cyclope ». Pour cette gigantesque sculpture, si imposante qu'ils invitent plusieurs de leurs amis à venir créer dedans, ils ont fait le choix de la placer entre quatre grands arbres, qui se retrouvent à faire partie de la sculpture. Ainsi il n'était plus possible ni de la déplacer ailleurs, il s'agissait d'une construction sans autorisation, ni de couper les arbres car cela reviendrait à modifier une œuvre d'art. De plus, Nikki de Saint-Phalle a recouvert l'extérieur du Cyclope d'une mosaïque de miroirs, la face aux miroirs récemment restaurée, qui reflète la nature environnante, et fait de la peau du cyclope un reflet en changement perpétuel, selon le passage des saisons et le temps qu'il fait. La démarche de Jean Tinguely avec le haut de la tête du monstre présente des similitudes : il y a placé un bassin. L'eau est à la fois un hommage de l'amour de son ami Yves Klein pour le bleu et une façon de faire du siège de la réflexion humaine, l'emplacement du cerveau, un reflet du ciel, dans un jeu entre reflet et réflexion. Le cyclope est une œuvre d'art qui prend place au sein de la nature et la met en valeur. L'art offre une place à la nature et l'accueille, tout en montrant à quel point la nature environnante nous influence.

Par ailleurs, opposer nature et humain sous-entend que ce sont deux choses distinctes, avec le naturel défini comme vierge de l'homme et l'humain comme dépassement de la nature. Or, cela n'est plus forcément vrai. Si certains espaces naturels sont protégés de l'homme, à l'image du parc de Yellowstone, d'autres sont en partie des créations humaines, à l'image de la forêt de Fontainebleau. Réputée en Europe pour sa beauté, ses sites d'escalade et son alternance de feuillus et de conifères, la forêt fut aussi profondément modifiée par Denecourt et est aujourd'hui entretenue par l'ONF, des passionnés qui se rassemblent en associations et les particuliers qui en possèdent des parcelles. Pour que les randonneurs et les grimpeurs puissent profiter de la forêt sans s'y perdre ni l'abîmer en prenant certains sentiers, un travail de cartographie et de balisage est nécessaire. Face à la prolifération des chenilles processionnaires, dangereuses pour les humains et pour les pins, de petits filets sont posés autour des arbres pour les protéger. Il s'agit là d'un travail humain qui naturalise la forêt, pour créer de la nature mais aussi la préserver tout en permettant des visites respectueuses. Dans *Almanach de mon jardin*, l'auteur américain Aldo Léopold décrit à la fois le passage des saisons dans son jardin, observatoire d'une nature en perpétuel changement et son travail de garde-forestier. Il y raconte notamment l'année où lui et ses collègues décidèrent de tuer plus de loups qu'ils ne le faisaient habituellement car, inquiets pour les cervidés, ils voulaient les faire vivre sans prédateur. Mais l'année suivante, à leur grand désarroi, ils découvrirent les arbres abîmés, leurs branches les plus basses grignotées par les biches et les cerfs en trop grand nombre. Aldo Léopold explique comment en voulant bien faire, ils ont permis aux cerfs de défigurer la forêt. Ils n'avaient pas conscience que la forêt se régulait d'elle-même, l'équilibre entre les loups et les cerfs permettant une utilisation naturellement juste des ressources. Ils durent alors jouer le rôle des loups qu'ils avaient exterminés et tuer des cerfs jusqu'à revenir à un nombre de cervidés qui ne menacent pas les arbres. Il en conclut qu'une fois que l'homme a modifié la nature, il lui incombe d'en prendre soin et de venir réparer ce qu'il a changé.

La nature vierge de l'homme, belle et accueillante, comme les romantiques la souhaitaient, est peut-être bien un jardin d'Eden irrémédiablement perdu. Même dans les endroits dans lesquels l'homme ne vit pas, comme les fonds marins, les actions humaines entraînent des changements. La nature a bel et bien été humanisée, ce qui conduit désormais à devoir naturaliser l'humain, c'est-à-dire développer en lui une conscience et un respect accru de ce qui est naturel, et qui comprend aussi une nature préservée et entretenue par l'homme.

Ainsi, humaniser la nature est, de façon surprenante et saisissante, un processus naturel pour l'homme. Contraint par ses faiblesses, il aménage la nature hostile pour pouvoir y vivre, gagnant au passage la technique et le savoir-faire nécessaire pour développer sa culture et son art. Curieux de cette nature, il essaie de la comprendre et de lui donner du sens. Cela le rend également curieux de ce qu'il serait sans culture, comme l'illustre la tradition de pensée qui s'intéresse à l'enfant sauvage et à l'état de nature. Mais face à une nature en péril, qui a besoin d'être préservée, l'homme gagne une conscience nouvelle de la nature et de l'influence que ses actions ont sur elle. Dans un contexte d'urgence écologique, plus que la lutte, c'est finalement la dépendance mutuelle qui semble le mieux caractériser la relation entre l'humain et la nature. L'humain, conscient que la destruction de la nature entraînera par la suite sa perte peut alors prendre soin de la nature, la respecter et la célébrer. Outre le patrimoine et l'art, des modes de vie plus respectueux qui tendent à prendre soin de la nature permettent d'envisager la relation entre l'humain et la nature comme une cohabitation qui n'exclut personne.